

ROBERT SABATIER

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LE LIT
DE LA
MERVEILLE

ROMAN



ALBIN MICHEL

Le Lit de la Merveille

Ouvrages de
ROBERT SABATIER
aux Éditions Albin Michel

Romans

ALAIN ET LE NÈGRE
LE MARCHAND DE SABLE
LE GOÛT DE LA CENDRE
BOULEVARD
CANARD AU SANG
LA SAINTE FARCE
LA MORT DU FIGUIER
DESSIN SUR UN TROTTOIR
LE CHINOIS D'AFRIQUE
LES ANNÉES SECRÈTES DE LA VIE D'UN HOMME
LES ENFANTS DE L'ÉTÉ
LA SOURIS VERTE
LE CYGNE NOIR
LE LIT DE LA MERVEILLE

Le Roman d'Olivier

DAVID ET OLIVIER
OLIVIER ET SES AMIS
LES ALLUMETTES SUÉDOISES
TROIS SUCETTES À LA MENTHE
LES NOISETTES SAUVAGES
LES FILLETTES CHANTANTES

Poésie

LES FÊTES SOLAIRES
DÉDICACE D'UN NAVIRE
LES POISONS DÉLECTABLES
LES CHÂTEAUX DE MILLIONS D'ANNÉES
ICARE ET AUTRES POÈMES
L'OISEAU DE DEMAIN
LECTURE
ÉCRITURE

Aphorismes

LE LIVRE DE LA DÉRAISON SOURIANTE

Essais

L'ÉTAT PRINCIER
DICTIONNAIRE DE LA MORT
HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE (9 volumes)

Robert Sabatier
de l'Académie Goncourt

Le Lit
de la Merveille

ROMAN

Albin Michel

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt exemplaires sur vergé blanc chiffon, filigrané,
des Papeteries Royales Van Gelder Zonen, de Hollande,
dont quinze exemplaires numérotés de 1 à 15,
et cinq exemplaires, hors commerce, numérotés de I à V ;*

*trente exemplaires sur vélin cuve pur fil de Rives
dont vingt exemplaires numérotés de 16 à 35,
et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de VI à XV ;*

LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Si l'auteur de ce roman ne saurait être confondu avec le narrateur, l'histoire n'est pas de pure fiction. Des personnalités connues se mêlent à des personnages inventés ; pour ces derniers, toute ressemblance, qu'il s'agisse de noms propres, de traits physiques ou de caractère, serait simple coïncidence.

© Éditions Albin Michel S.A., 1997
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN BROCHÉ 2-226-08924-1
ISBN LUXE 2-226-08925-X

Prologue

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français. On ne jouait pas Molière mais une pièce de Friedrich von Schiller écrite dans sa jeunesse : Intrigue et Amour.

Arrivé au théâtre fort tôt, selon mon habitude, je fus installé au rang H place 6 de l'orchestre. Une soirée tranquille. Je jouissais des plaisirs de mon âge : musique, lecture, spectacle ; je savais meubler ma solitude. La coulée du temps oblige à des renoncements. Mes conquêtes n'étaient plus celles de ma jeunesse. Je n'avais qu'amours de tête et je rêvais. Ma curiosité artistique s'était développée. Mon goût de l'instant, affiné, aidé par une perception plus sensible, m'apportait les plaisirs nés de l'observation et de la méditation. Voir cette salle aux multiples reflets se remplir de spectateurs, comme distillés goutte à goutte par un alambic, me plaisait.

Je parcourus le programme. Schiller, ce méconnu. Les sentiments excessifs, les crimes, les larmes, tout ce qui est le ressort du drame, ne m'inspire guère. Que recherchais-je ce soir-là ? Un voyage dans le temps, la rencontre de sensibilités oubliées, sans doute, mais surtout la scène, costumes, attitudes, gestes, visages, et, derrière les mas-

ques, le jeu de la vie. Je me voulais en état d'accueil – comme la sainte, les yeux levés vers le ciel, les mains ouvertes et qui murmure : « Tout ce qui arrive est adorable. »

Tout ce qui arrive... Bien avant le lever du rideau, dans l'allée, surgit un être venu de mon lointain passé, une dame que je croyais disparue, si âgée et si semblable à mon souvenir. Elle s'avavançait, dépassait ma rangée, souriante et calme quand je venais de perdre ma quiétude. Une jeune fille, aussi grande qu'elle, élancée, élégante, racée, une réplique de ce qu'elle fut, marchait près d'elle, près d'Eleanor dont je murmurai le prénom.

Eleanor. Ainsi, elle vivait encore, elle voyageait, sortait comme au temps où... Avait-elle vingt ans, vingt-cinq ans de plus que moi ? Je suis mauvais comptable des années. Sa présence effaça tout, théâtre et spectateurs, je ne vis plus qu'elle qui ne m'avait pas vu ou pas reconnu. Et moi qui avais posé un lourd couvercle sur ces années de ma jeunesse, les yeux fermés, je la voyais encore. Elle avait gardé ce même goût pour les tons gris perle avec de fines nuances entre la robe, les bas, les chaussures. Sa chevelure d'un blanc bleuté n'avait rien perdu de son ampleur. Je ne l'avais jamais vue coiffée autrement que d'un béret. Elle le portait encore.

Eleanor inchangée, la taille droite, à peine déguisée en vieille dame, belle de ses rides. Au plus haut de l'âge, elle tenait la mort à distance. Pris d'une crainte subite et insensée, je me cachai derrière mon programme.

Cette jeune fille près d'elle ? La fille d'Olivia ou de Roland ? Ou la petite-fille... Il y avait si longtemps, si longtemps... Eleanor, quelles avaient été les couleurs de sa vie ? Le Professeur, l'Oncle devenu cendres, vivait-elle

toujours à Boston auprès de ses enfants, Olivia et Roland ? Étais-je oublié, pardonné – mais de quelle faute ? Quarante années de nuit sur des existences qui me furent chères. Pourquoi les êtres s'éloignent-ils ? Se connaître, s'aimer, se séparer, ne jamais se revoir...

Je rejetai de banales pensées. J'allais voir, écouter les scènes de Schiller, de ce drame ancien. Me paraîtrait-il si démodé ? Les spectateurs en retard se hâtaient. J'entendis un murmure, des froissements de tissu, puis ce fut le silence de l'attente. J'entendis frapper les trois coups.

Si éloigné que je sois du *Sturm und Drang* de l'Allemagne en une période bouleversée, des désarrois juvéniles de Schiller, de ces heurts entre aristocratie et bourgeoisie, de cette rigidité des personnages du vieux temps face au sentiment de révolution lyrique de leurs enfants, après plus de deux siècles, cet affrontement de l'ancien et du nouveau saurait-il m'intéresser ?

J'étais un spectateur distrait. La présence d'Eleanor gommait celle des comédiens. Les compagnons de mon passé se substituaient à eux. Ils étaient tous là : Eleanor et ses enfants, Olivia et Roland, ces jumeaux dissemblables, Mlle Lavoix, Antoine le bibliophile, la chanteuse Tanagra, Alexandre Guersaint, Gaston Bachelard, François Perroux, et cet homme que j'avais tant aimé, le professeur en exil, le médiéviste, que nous appelions l'Oncle, et tant de témoins de nos jours passés. Ce que j'avais vécu en leur compagnie ne s'apparentait à aucun rôle et les « cent actes divers » ne s'incriminaient pas dans la cohérence d'une comédie ou d'une tragédie.

Eleanor. Certains êtres triomphent de l'âge, dominant

les métamorphoses, les reçoivent comme des hôtes et leur apportent une souriante bienveillance. A ce moment même, j'aurais aimé entendre sa voix, la musique de ses pensées. A mon contraire, elle ne semblait s'intéresser qu'au spectacle.

Je posai mon œil le plus critique sur la scène. La mise en scène de Bluwal, le jeu des acteurs étaient sans reproche. Les malheurs de la fille de l'humble musicien, cette Louise Miller, et de Ferdinand, le fils du président, leur amour et leur faiblesse face aux machinations me touchèrent. Il m'apparut que la seule issue était la mort – une belle mort romantique, les poisons du corps succédant aux poisons de l'âme.

A l'entracte, ni Eleanor, ni sa compagne, ni moi ne quittâmes la salle. D'elle, j'entendis la voix de naguère. Je vis dans sa main cet éventail peint qui représentait Robinson et Vendredi. Elle ne l'ouvrait jamais qu'à demi, si bien que l'infortuné Vendredi disparaissait dans les plis. Elle souriait, non pas à la jeune fille, mais loin dans le temps, aux propos déçus de l'Oncle comme aux chamailleries des jumeaux. Elle jouait en ma compagnie à la dame qui reçoit.

Si j'arrache un à un tous les masques posés sur mon visage, vais-je retrouver cet équilibre des traits, cet éclat de la peau, ce sourire tel un piège, cette mélancolie qu'on prenait pour du charme ? Je songe à ma détresse passée, à cette faiblesse morale que cachait mon apparence.

Revoir tout cela, le revivre... Et si je relatais tous les faits, si j'écrivais ma vie pour la revivre ? Quel exorcisme que de réduire la réalité à l'écriture ! Pourrais-je revoir le clair et le sombre, l'amer et le velouté, les multiples sensations lourdes ou légères, les jours noirs et les nuits

Le Lit de la Merveille

éblouissantes ? Écrire : me relire. Mais vous que j'aimais, ne vais-je pas vous trahir en me trahissant moi-même ?

Comme les livres naguère, en un instant l'écriture m'appela. Pas d'examen de minuit. Pas de poing frappant trois fois ma poitrine. Lorsque j'aurai narré notre histoire commune, il se sera écoulé des jours, des semaines, des mois, et je serai un peu plus un autre. Éloigné de ce que je suis devenu, d'Eleanor dans la salle, des déchirés sur la scène, se profileront, derrière les visages jeunes, les peaux ridées sans qu'il reste un seul spectateur pour applaudir.

Mes pensées parlaient-elles si fort qu'Eleanor les entendit ? Alors que, sur les planches, Ferdinand, face à son père, défendait son amour et refusait d'épouser lady Milford, la favorite du prince, Eleanor tourna la tête vers moi, me reconnut, me sourit, m'offrit un signe de tête amical – et revint au spectacle.

